



[...]

Il pensa à saisir une bêche et à frapper le sol avec, pour montrer ainsi l'avantage de ses yeux dans un combat régulier. Il alla loin dans cette décision de s'emparer d'une bêche, pour découvrir quelque chose de nouveau, qu'il lui était impossible de frapper un homme aveugle, de sang froid. Il hésita et remarqua qu'ils étaient tous bien conscients qu'il avait attrapé une bêche. Ils se tenaient tous debout, alertes, leurs têtes penchées sur le côté, tendant les oreilles vers lui pour savoir ce qu'il allait faire ensuite.

— « Posez cette bêche », dit l'un d'eux.

Sans défense, il ressentit une sorte d'horreur. Il faillit obéir. Mais il repoussa l'un d'eux en arrière contre le mur d'une maison, passa sur lui et sortit du village. Il coupa à travers champs, laissant une piste fraîche de pelouse piétinée derrière lui, et s'assit sur le rebord d'une des allées. Il avait senti cette sorte de flottabilité qui vient à chaque homme au début d'un combat. Il était perplexe. Il commença à réaliser qu'on ne pouvait pas se battre avec beaucoup de succès contre des créatures ayant une base mentale différente de soi-même.

Il vit au loin un groupe d'hommes portant des bêches et des bâtons sortir de la rue centrale et avancer en ligne dispersée le long de plusieurs sentiers vers lui. Ils avançaient lentement, se parlant fréquemment entre eux. Encore et encore, le cordon tout entier faisait halte, renflait l'atmosphère et écoutait. La première fois qu'ils firent cela, Nuñez ria. Mais il ne ria plus ensuite. L'un d'eux atteignit sa piste, dans l'herbe du pré, stoppa et y sentit sa présence récente.

Pendant cinq minutes, il regarda la lente extension du cordon. Sa disposition vague à faire quelque chose devint franche. Il se mit debout, fit un pas ou deux vers le mur d'enceinte, se retourna et revint un peu sur sa route. Ils se tenaient tous là debout, en arc-de-cercle,, silencieux et à l'écoute.

Il était lui aussi debout, agrippant sa bêche très fermement dans ses deux mains. Devrait-il les charger ?

Dans ses oreilles pulsait en rythme le proverbe « Au Pays des Aveugles, les Borgnes sont rois ».

Devrait-il les charger ?

Il regarda derrière lui le mur haut et infranchissable – infranchissable à cause de son enduit glissant, et dépourvu à cet endroit de portails – et devant lui la ligne de ses poursuivants qui s'approchait. Derrière eux, d'autres arrivaient depuis les rues du village.

Devrait-il les charger ?

— « Bogotá, appela l'un d'eux. Bogotá, où es-tu ? »

Il agrippa sa bêche encore plus fort et avança plus bas dans le champs vers l'endroit des habitations, et dès qu'il se fut déplacé, ils convergèrent vers lui.

« Je les frapperai s'ils me touchent, se jura-t-il. Par les cieux, je le ferai. Je frapperai. »

Il s'écria :





– « Écoutez tous, je ferai ce qui me plaît dans cette vallée ! Vous entendez ? Écoutez tous, je ferai ce qui me plaît et j'irai où je voudrai.

Ils se déplaçaient sur lui rapidement, à tâtons, mais rapidement. C'était comme jouer à cache-cache, tous les yeux bandés sauf lui.

– Emparez vous de lui !, cria quelqu'un.

Il se retrouva dans l'arc de cercle étiré de ses poursuivants. Il sentit soudain qu'il devait être actif et résolu.

– Vous ne comprenez pas, hurla-t-il, avec une voix, censée être ferme et résolue, qui se brisait. Vous êtes aveugles et moi, je vois. Laissez-moi seul !

– Bogotá ! Pose cette bêche et sors du champs !

Le dernier ordre, grotesque par sa familiarité urbaine, produisit en lui une bouffée de colère.

– Je vous blesserai, dit-il, pleurant d'émotion. Par les cieux, je vais blesser quelqu'un ! Laissez-moi seul ! »

Il se mit à courir, sans savoir clairement où aller. Il s'éloigna en courant du plus proche aveugle, parce que ce serait une horreur de le frapper. Il stoppa puis fit une esquivé pour échapper à leurs rangs qui se refermaient. Il passa dans un écart qui s'était formé entre eux et deux hommes aveugles, dans la précipitation à percevoir l'approche de ses pas, se rentrèrent dedans. Il s'élança, vit qu'il allait être attrapé et - Woosh ! - la bêche avait frappé. Il sentit le bruit sourd d'une main et d'un bras, et l'homme était au sol avec un cri de douleur. Il était passé au travers.

Au travers ! Et puis, il était de nouveau proche de la rue centrale, et des aveugles, faisant tournoyer des bêches et des pieux, couraient avec une vitesse raisonnable, ici et là. Il entendit des pas derrière lui juste à temps pour voir un homme grand se précipiter vers lui et balayer l'espace au son que Nuñez faisait. Il perdit ses nerfs, projeta sa bêche à un yard de son antagoniste, fit un détour et s'enfuit, en criant vivement tandis qu'il esquivait un autre aveugle.

Il était pris de panique. Il courait furieusement par-ci par-là, esquivant quand il n'y avait pas lieu de le faire, tout tremblant, anxieux de les voir sur chacun de ses côtés et manquant de tomber. Pendant un moment, il fut à terre et ils entendirent sa chute. Au loin, dans le mur circulaire externe, se trouvait un petit portail qui ressemblait au Paradis et il se lança dans une ruée sauvage vers lui. Il ne regarda même pas ses poursuivants jusqu'à ce qu'il le rejoignit. Il avait trébuché en passant le pont et s'était frayé un chemin en escaladant des rochers, à la surprise et au désarroi d'un jeune lama, qui sauta hors de portée, et qui s'allongea en haletant.

Et donc, son coup d'état prit fin.

Il resta hors du mur de la vallée des aveugles pendant deux jours et deux nuits, sans nourriture et sans abri, et médita sur l'Inattendu. Pendant ces méditations, il répéta très fréquemment et toujours avec une profonde note de dérision l'inutile proverbe :

« Au Pays des Aveugles, les Borgnes sont Rois ». [...]

